

L'épopée des « bandits d'honneur »

Normand Biron

Numéro 19, juin–juillet–août 1985

Yachar Kemal et la littérature turque

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20326ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Biron, N. (1985). L'épopée des « bandits d'honneur ». *Nuit blanche*, (19), 38–42.

L'épopée des «bandits d'honneur»

A partir de 1860, l'apparition de traductions, venues de l'Occident, d'auteurs tels que Voltaire, Chateaubriand, Lamartine, Swift, Bernardin de Saint-Pierre et tant d'autres introduit dans l'univers littéraire «ottoman» des procédés stylistiques nouveaux: les dialogues sont davantage soutenus, le monologue intérieur apparaît, l'introspection voire une discrète critique sociale deviennent plus courantes. Un des premiers romanciers turcs, Sami Pachazadé Sezai dénonce dans *L'Aventure*, en 1889, l'esclavage par le biais de l'histoire d'une jeune fille, enlevée à son pays caucasien. Quant à Redjaizadé Ekrem, il dénonce avec une ironie mordante l'occidentalisation. Ce qui n'empêche point Nabizadé Nazim, dans *Kara Bibik*, de raconter pour la première fois la vie des paysans.

Au début de notre siècle, se forme un mouvement dit «Nouvelle Littérature» qui regroupe cinq romanciers à vocation réaliste. Le plus remarqué parmi ces derniers est Halit Ziya Ouchakligil qui publia entre autres, *L'Amour défendu*, roman dans lequel il décrit un prototype de famille vouée à l'anéantissement. La dislocation progressive de l'empire ottoman entraîne rapidement certains intellectuels à recréer une «littérature nationale» qui souhaite balayer du langage turc les apports étrangers et faire revivre la langue populaire. Les principaux porte-parole de cette aspiration sont les écrivains Yakoup Kadri Karaostmanoglou et Halide Edip Adivar qui connurent la crise politique que déclenchèrent la première guerre mondiale et l'invasion de la Turquie. Si ces derniers parlent surtout des gens défavorisés qui habitent les villes et des êtres inadaptés aux modifications d'une société, des écrivains post-républicains comme Sabahattin Ali dans *Kouyoudjakli Youssouf*, ainsi que le romancier Kemal Tahir qui passa une quinzaine d'années en prison, décrivent la bourgade et le village anatoliens; mais cela demeure toujours vision d'intellectuels vivant de l'extérieur les expériences qu'ils nous livrent.

Vers 1950, apparaîtra une nouvelle fournée d'écrivains paysans qui redonnent au monde des lettres un langage vrai. Car la misère, ils l'ont connue dans leur chair. L'on songe ici à Talip Apaydin, Fakir Baykourt, Bacharan, Makal qui,

en intériorisant leur vision du monde paysan, donnent la parole à ces isolés qui, jusqu'alors étaient condamnés au mutisme. Le plus grand représentant du génie populaire des villages anatoliens est, sans nul doute, Yachar Kemal dont l'oeuvre raconte admirablement la poésie, les mythes et la réalité de ces «pauvres gens», jusqu'à leur donner une dimension de héros dans la grande épopée de ces aventuriers qui errent dans les dédales de notre voyage terrestre. Mais ce très bref aperçu du contexte littéraire turc qui a permis la naissance d'un auteur tel que Yachar Kemal serait par trop incomplet si nous ne mentionnions le grand poète Nazim Hikmet dont un fragment de l'oeuvre a été traduit aux éditions Maspéro sous le titre de *Paysages*

NÁZIM HIKMET

Pourquoi Benerdji s'est-il suicidé ?

traduit du turc par Munevver Andaç



LES ÉDITIONS DE MINUIT

humains. Condamné à trente-cinq ans de prison, Hikmet a entrepris d'écrire, avec des accents sincères, «l'encyclopédie des inconnus du XXème siècle». Défenseur de ceux qui n'ont comme vêtement que leur misère, le poète a voué sa vie à l'homme dénudé, oublié. Un titre tel que *De l'espoir à vous faire pleurer de rage* est un significatif témoignage des pénibles réalités d'un destin inhumain.

Fils d'un sol aride, ingrat, Yachar Kemal a vu le jour en Asie Mineure, mais ignore la date exacte de sa naissance. Il suppose qu'il est né en 1923 — année de la Proclamation de la République turque — dans le Taurus, chaîne rocheuse de montagnes traversées, il y a bien longtemps, par les Hittites, les Perses, Alexandre le Grand, Saint Paul, les Byzantins, les Croisés; ce presque désertique Taurus est maintenant habité par des paysans, perchés dans leur isolement, qui regardent en bas vers quelques plaines fertiles telles que l'Anavarza et la Tchoukourova où l'on récolte l'été son pain blanc, c'est-à-dire le coton. Et c'est dans cette Asie Mineure que les Byzantins ont nommé Anatolie que Yachar Kemal a passé son enfance, et dans laquelle il a situé les personnages de ses romans.

L'apprentissage d'un écrivain

Âgé de 4 ans, Yachar Kemal perd son père «Sadek le Grand» dans des conditions dramatiques et, sous le choc, il n'arrive plus à parler sans bégayer. À l'âge de sept ans, il se met à psalmodier de village en village les légendes, les contes populaires et les poèmes épiques de son pays, et par cela même, il dépasse progressivement sa difficulté d'élocution. Touché par ses dons précoces, un marchand ambulant, s'arrêtant dans ce hameau où personne ne savait lire ni écrire, lui signifie que ce que l'on inscrit le reste pour l'éternité. Il se rend donc pieds nus à l'école la plus proche — à deux heures de marche — et commence à faire l'apprentissage de l'écriture et de la lecture. Étant de famille très pauvre, il doit abandonner vers l'âge de quatorze ans ses études. Il exerce alors une trentaine de métiers: travailleur agricole dans les rizières, berger, employé du gaz, écrivain public, conducteur de moissonneuse-batteuse... Un jour, il devient gardien de nuit d'une librairie d'Adana et profite de cette chance pour lire ce qui lui tombe sous la main. Il se met alors à écrire et son premier livre, *Elégies*, paraît en 1943.

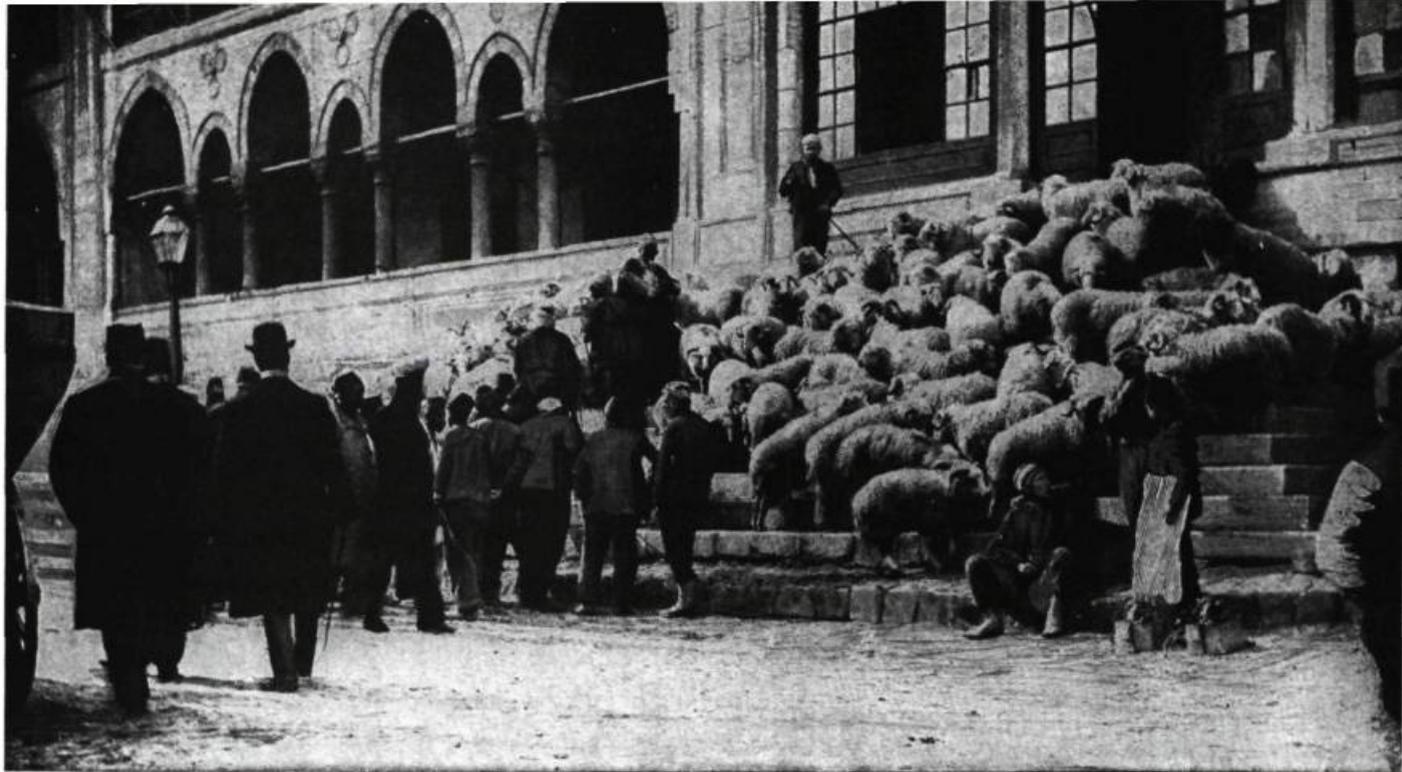
À l'âge de 17 ans, alors qu'il travaille dans une usine de textiles, une grève est déclenchée, ce qui lui vaut d'être emprisonné pour ses «idées subversives». À sa sortie de prison, il rencontre deux intellectuels d'Istanbul, de passage à Adana, les deux frères Dino, Abdine le peintre, et Arif, un homme fort cultivé, qui lui ouvrent les portes de la culture occidentale. Ils lui font lire Homère, découvrir l'Antiquité grecque et l'initient à la littérature classique européenne: Cervantès, Dostoïevski,

Stendhal, Balzac, Alexandre Dumas et font même venir à son intention des films de Charlie Chaplin. À eux deux, dira Yachar Kemal, ils étaient une université. De 1943 à 1947, Kemal écrit de nombreuses histoires qu'il détruit chaque fois. Un jour, il accepte de montrer aux frères Dino l'une d'entre elles. Cette nouvelle, *Une sale histoire*, les enthousiasme. Et, en 1951, il publie ce récit et deux autres du même genre, dans le journal d'Istanbul, le *Cumhuriyet*, sous le pseudonyme de Yachar Kemal, afin de ne plus être traqué par la police. Dans un style simple et franc, il décrit la dure vie des paysans, et ces premiers récits connaissent un succès immédiat.

Engagé sur-le-champ par le *Cumhuriyet*, il écrit, pendant douze ans, de nombreux reportages sur les difficultés que rencontre le monde paysan. Par exemple, il fit un reportage sur les paysans très démunis du Sud qui étaient contraints, pour subsister, de pratiquer la contrebande de l'opium en traversant les frontières syriennes truffées de mines. Ou encore, il traitait de la vie des milliers de gens qui vivaient, à l'époque, dans des grottes souterraines. Les grands thèmes de ses textes étaient la faim, la pauvreté, l'exploitation, la sécheresse... Et en 1953, Kemal fait paraître son premier roman, *Mèmed le Mince*. Les 40,000 exemplaires sont épuisés en quelques semaines et aujourd'hui, ce roman, traduit en une trentaine de langues, a atteint un tirage de plus de 450,000 exemplaires.

Briser le carcan féodal

Sortis directement du terroir anatolien, les romans de Yachar Kemal nous disent, mieux que les livres à vocation ethnologique, l'âme d'un peuple. *Mèmed le mince*, publié en 1953 en Turquie et repris chez Gallimard en 1975, est le roman le plus populaire de la Turquie d'aujourd'hui. Il nous apparaît difficile de dire à quel genre appartient ce colossal document, nourri aux sources mêmes de la tradition orale. Roman d'aventures? Poème prolétarien? Épopée homérique? Chanson de geste? En fait, c'est tout cela à la fois, tant est riche ce poème/roman épique qui chante un pays dont le souffle vivifiant pourrait bien nous venir d'un trépidant Moyen Âge. Bien que l'auteur se défende d'avoir voulu créer un personnage mythique, son héros populaire, son «bandit d'honneur» en revêt tous les caractères. Il est vrai que, lorsque l'homme vit sa vérité, il y a souvent une profonde symbiose entre le mythe et la réalité. Car ce n'est qu'après avoir connu les affres infernales de l'angoisse que l'homme s'édifie un univers de rêves. Et pourtant, *Mèmed le mince* n'a pas encore eu le temps de rêver. Il doit d'abord briser cette structure archaïquement féodale qui soumet et humilie les paysans. Bien qu'il y ait eu une redistribution des terres après la révolution d'Atatürk, ces mêmes terres ont été ravies aux plus faibles par les astucieux qui devien-



Troupeau de moutons mené à la mosquée Yeni Valideh (Stamboul)

ment à nouveau de gros propriétaires. Certains de ces anciens nomades qui sont demeurés des déserteurs, des assassins, des révoltés et quelquefois, des défenseurs du peuple, sont souvent embrigadés, grâce à de pernicieux gages, pour soumettre les tremblants humiliés. Il arrive parfois que l'un de ces bandits de grand chemin se découvre une mission quasi messianique de défenseur des opprimés.

Sur le Plateau-aux-Épines des contre-forts du Taurus où ne poussent que des panicauts aux feuilles dures, dentées et épineuses, les paysans de cette terre inféconde contemplent avec envie la plaine de Tchoukourova de laquelle jaillissent le coton blanc et les blés d'or. Nantis de cette laborieuse indigence, ces humbles travailleurs doivent se soumettre à un certain Abdi appelé, dans le pays, l'agha, propriétaire de cinq villages sur leur Plateau-aux-Épines. Un jour, Mèmed le Mince, «svelte comme une branche d'arbre», n'ayant point de quoi nourrir sa mère, la veuve, se révolte contre le terrifiant maître. Cette détermination à la justice est d'autant plus farouche qu'il aime la tendre Hatché qu'Abdi destine à son neveu. Mèmed enlève Hatché, l'amie de son enfance, et fuit les foudres de son puissant rival. Une chasse à l'homme, digne de la Chanson de Roland ou mieux d'un western à la Sergio Leone, est entreprise. Des tireurs émérites, capables de «traverser le chas d'une aiguille», le poursuivent. Hatché est vite rattrapée et mise en prison, tandis que Mèmed, qui avait tué son rival et raté de peu l'agha, se cache dans le maquis. Et dès lors, la mélodie plaintive de cette Iseult turque se marie à distance au chant de guerre de ce Tristan des montagnes.

Mèmed s'allie rapidement à la bande d'un hors-la-loi, Dourdou le Fou; malheureuse-

ment très vite, ce matamore sans scrupules l'irrite. Mèmed, le digne brigand, s'interdit de tuer les enfants, les femmes et les sans-défense. Ce qui ne l'empêche point de brûler tout un village afin de traquer Abdi. Et ce geste lui vaut les sombres reproches des paysans qui, semblables au choeur antique, le désapprouvent. Héros populaire, comme dans les mythologies antiques, Mèmed ne doit point surseoir à sa mission de sauveteur du peuple.

Cet intrépide libérateur réussit à retrouver Hatché qu'il cache dans une sorte de taupinière à flan de montagne où la mort la ravit. Devant assumer une vengeance personnelle, il tue Abdi et délivre, du même coup, les paysans de leur tyran. Demi-dieu, connu jusque dans les régions les plus lointaines, cet Ulysse anatolien, cet éveilleur de la conscience populaire ne connaîtra pas la félicité d'un bonheur temporel. Ayant accompli son destin, il disparaît dans la montagne, lieu secret d'où il ira rejoindre les héroïques légendes des temps immémoriaux. Faut-il s'étonner si Mèmed le Mince, ce messager d'espérance, ce porteur de lumière, est devenu en Turquie un héros national voire même la figure mythique de toutes les libérations.

À travers ce roman à mi-chemin entre le réalisme et le merveilleux, Yachar Kemal nous fait entendre de singulières litanies, que des Ali le Boiteux, Heussuk la Betterave et Oncle Suleyman psalmodient à la nuit des temps. Puisse ce chant ou ce roman — comme il plaira — qui nous tient en haleine de bout en bout, être entendu de l'Orient jusqu'à l'Occident. *Mèmed le Mince* est sans doute un des très grands romans de la littérature mondiale contemporaine.

La lumière de la montagne

Si *Mèmed le Mince* se termine sur un chant d'espoir pour les paysans, le roman *Mèmed le Faucon* qui complètera cette épopée, amènera le doute dans la conscience de ces terriens. Le village de Deyirmenolouk connaît, grâce à Mèmed le Mince, quelques jours de sérénité. Mais l'héritier d'Abdi, Hamza le Teigneux, aidé par la police, le gouverneur et tout l'appareil d'État, fait régner l'ancienne terreur au nom de ses droits spoliés, et devient, par là même, un tyran plus violent que son prédécesseur. Mèmed commence à douter de ses actes et les villageois le maudissent à cause de leur pénible servitude. *J'ai fini*, dira Mèmed, *par tuer Abdi Agha pour le bien des pauvres. Et ils ont été délivrés de lui. Mais que s'est-il passé ensuite? Hamza le Teigneux est arrivé, mille fois pire qu'Abdi. Alors à quoi ont servi tous mes efforts, toutes mes souffrances?*

Pourquoi lutter si le fruit de cette soif de liberté, engendre un esclavage encore plus douloureux? Ne trouvant aucune réponse, Mèmed se réfugie chez le vieil Osman dans le village de Vayvay, situé dans les terres de l'Anavarza. Les habitants, apprenant la présence de Mèmed le Faucon dans leur bourgade, reprennent confiance. En effet, le sanguinaire Ali Safa Bey pille les pauvres gens et s'empare de leurs meilleures terres. C'est alors que Mèmed le Faucon prend conscience que *ce qui abaisse l'homme et lui fait perdre sa dignité d'homme, c'est la peur*. Chaque jour, ces déshérités improvisent à son sujet une chanson nouvelle, tombée du ciel ou surgie de la terre. Enhardi par cette complicité profonde du peuple, Mèmed le Faucon quitte son refuge et tue au grand jour Ali Safa Bey. Ainsi ces humbles laboureurs pourront brûler, au milieu des réjouissances, les chardons bleus de leurs champs, tandis que, sur le Mont-Ali, étincelle une boule de feu qui éclaire la montagne où Mèmed le Faucon a disparu, prêt à ramener la lumière là où l'ombre devient envahissante. Semblable aux bardes des littératures orales, Yachar Kemal a su, ici encore, avec la tendresse et la sensibilité des grands conteurs, redonner la parole à ceux qui ont perdu la fierté de parler.

Méryemdjé l'Anatolienne

Bien que le roman *Le pilier* de Kemal nous ramène à Tchoukourova dans la plaine d'Adana, le thème de cette fresque du monde campagnard ne nous propose pas de solution mais laisse le lecteur réfléchir sur la difficile condition de ceux qui sont nés dans les durs fers de la misère. *Le pilier*, c'est Méryemdjé, la vieille paysanne anatolienne. Tous les ans, les villageois descendent de la montagne vers Tchoukourova. Le maire, dit aussi le mouhtar, mis en place par le Parti démocrate, a ses propres intérêts dans la plaine et installe, pendant la période estivale, ses sujets dans les plus ingrats champs de



Hamal (portefaix) au travail (début XX^e siècle).

coton, dans les prés où s'accroupissent chaque jour ces pauvres saisonniers pour compter un à un les cocons qui s'ouvrent. Un matin, c'est dix, puis cent qui fleurissent jusqu'à former une grande plaine de neige. Et tous courent précipitamment vers cette manne blanche, car sinon, d'autres écumeront cette miraculeuse moisson. Mais ce que l'auteur a surtout voulu nous donner à voir, c'est l'odyssée de toute une famille qui descend, chaque année, vers son gagne-pain pour engranger quelques deniers.

Ali, jeune paysan comme l'a été son généreux père, amène sa femme Elif, âgée de dix-sept ans, ses deux enfants et sa mère, Méryemdjé. Le chemin est jonché de difficultés que la tempête et les vents rendent encore plus pénibles. Et pour toute richesse, Ali dispose d'un vieux cheval épuisé, sur lequel il a installé sa mère. À ce cortège, s'est joint le vieil ami de son père, Hadja-Halil. Ce dernier ne cesse de supplier Ali de l'autoriser à monter sur le cheval avec Méryemdjé. Et la pauvre bête en meurt d'épuisement. Un excellent prétexte pour la mère d'Ali de rendre responsable son fils qui a accepté la compagnie de ce piteux vieillard qui avait déjà entraîné Ibrahim, le père du jeune laboureur, vers la ruine.



Récolte du coton

À partir de cet incident, la famille traîne, et Ali doit porter sur son dos sa vieille mère qui s'écroule de fatigue et refuse de marcher. Liés l'un à l'autre tout au cours de cette désespérante marche, la mère et le fils vivent dans leur chair la tragédie, le drame de leur ingrate terre qui leur colle à la peau comme le sang et la sueur boueuse. Tout le long de ce périple, Méryemdjé, qui en veut secrètement à son fils d'avoir amené Hadja-Halil, ne déserre pas les dents et soliloque intérieurement sur les misères de leur infortune. Grâce à l'image de cette femme chez qui coexistent l'amour et la haine face à ce fils trop conciliant, Yachar Kemal a su nous faire cheminer jusqu'aux limites de l'humain. La peine des paysans revêt un tel caractère d'authenticité, que l'on ne peut parcourir ce roman sans être modifié, bouleversé.

Le terrible hiver du Taurus

Dans *Terre de fer, ciel de cuivre*, second roman de la trilogie qu'il forme avec *Le pilier* et *L'herbe qui ne meurt pas*, Kemal nous ramène dans un nouvel univers de famine, plus précisément à Yalak, un autre village du Taurus. L'action se déroule pendant un long et terrible hiver où les habitants sont emmurés dans leurs demeures de torchis, n'ayant pour se réchauffer que leur indéfectible croyance dans les légendes, les superstitions et les mythes. Comment faire autrement, lorsqu'un Adil Effendi, grand maître des villages et son vénal complice, le maire Séfer, risquent de piller leurs biens, brûler leur maison et prendre jusqu'aux culottes de leurs femmes. Est-ce vraiment leur faute, s'ils sont arrivés trop tard pour la cueillette du coton et ont dû revenir les mains vides de ces champs incultes? Pendant cette saison de la peur, ils se sont inventé un saint protecteur, répondant au nom solide de Tête de Pierre. Il rassure, soigne les malades en leur

imposant les mains, prophétise, lui le mage, venu de l'Orient, qui sait harmoniser ses dons divinatoires aux besoins de ces sympathiques bougres qui l'ont sacré prince de tous les apaisements. Bien que le rire et les larmes, le merveilleux et le réalisme s'entrecroisent dans ce récit qui tire sa sève de l'âme même des paysans, on sent tout au long de ce poétique roman, que l'homme, ne trouvant plus de réponses auprès d'une nature consolatrice, en vient à se créer des dieux pour adoucir son incompréhensible voyage terrestre.

La mort et l'éternité

Dans *L'herbe qui ne meurt pas*, dernier volet de cette superbe trilogie, c'est dans la plaine de Tchoukourova que Yachar Kemal transporte ses personnages et son lecteur. Et c'est à la cueillette de cette grêle blanche *grosse comme le poing* que ces gregaires villageois offrent leur *crainte du bout des doigts*. Après avoir arraché aux plants de coton leur fruit blanc, ces farouches saisonniers passent leur veillée à égrener les cocons dans leurs précaires abris. Si l'on entend une musique, c'est celle de leurs voix qui racontent à la nuit leurs douces chimères et leurs violentes passions.

Le livre s'ouvre sur un clair de lune où l'on aperçoit, brillant d'un bleu argenté, une *lame fine comme une feuille de saule* qui s'enfonce vigoureusement dans une chair tendre et silencieuse. Mémédik, rossé d'abondance par Eumer, l'homme de confiance de Séfer, le maire du village, pour avoir admiré Tête de Pierre le saint, a décidé de se venger. Dans l'obscurité, tel un *faucon des rochers prêt à se jeter sur sa proie*, il a tué par méprise un des beys de la plaine. Tourmenté par le souvenir du mort et la vengeance qu'il doit assumer, le jeune Mémédik met à mort, en pleine lumière, le mouhtar Séfer devant toute la communauté. Entre l'étrénel soleil et la nuit crépusculaire, réapparaît, déguenillé, malade, Tête de Pierre le saint. Les siens n'acceptent plus de reconnaître en lui leur sauveur déifié par l'absence.

Refusant de vivre au rang des déchus, Tête de Pierre se laisse emporter par l'eau sombre d'un fleuve afin de retrouver la vénération qu'offre souvent l'éternité de la mort. Il arrive que les mythes que se sont créés les peuples disparaissent lorsqu'une éphémère prospérité leur donne de tangibles satisfactions. Dans cette oeuvre d'une étrange beauté, véritable opéra homérique, cet Ulysse terrien a su, avec un incomparable naturel, faire revivre un monde oublié jusqu'à le conduire au seuil des plus fabuleuses légendes. Comme le poète Alain Bosquet, nous souhaiterions lui voir offrir le prix Nobel comme à l'un des plus grands écrivains de la littérature mondiale, faute de recevoir directement une récompense des dieux muets du peuple. ■

Normand Biron